

La famille du roman scié (extraits)

Victor-Lévy Beaulieu

Volume 10, numéro 5-6, septembre–décembre 1968

Le refus global vingt ans après

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29565ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, V.-L. (1968). La famille du roman scié (extraits). *Liberté*, 10(5-6), 56–59.

la famille du roman scié

(EXTRAITS)

Exemple d'une méthode journalistique consistant à tirer une phrase de son contexte, phrase qui sans ledit contexte ne veut plus rien ou veut trop signifier:

Ces Canadiens sont des ânes.

Hermann Melville,

(*Le Marchand de paratonnerres*)

I. Où est présentée la famille

Dentifrice Beauchemin

Jos, 27 ans; Charles-U, 26 ans; Jean-Maurice, 24 ans; Gisabella, 22 ans; Ernest, 21 ans; Abel dit Bibi Gomm, 20 ans; Steven, 19 ans; Félix, 17ans; Gabriella, 15 ans; Elisabeth, 14 ans; Jocelyne, 13 ans; Colette, 10 ans.

Je suis le sixième de cette belle famille québécoise d'avant la pilule. Mon nom est donc Abel dit Bibi Gomm. Si vous vous demandez comment il se fait qu'un jour on me surnommât

Bibi Gomm (mais en quoi cela pourrait-il vous intéresser?), je vous répondrai par la bouche de mes canons qu'enfant j'avais une passion: celle du cheouingom. A cette question insipide: — Comment t'appelles-tu, mon mousse?

que me posaient tous les gens qui venaient à la maison, je ne répondais que Bibi parce que j'avais toujours entre le palais et la langue deux ou trois boules de feu, ce qui gênait fort mes tentatives de conversation.

Et tant pis si on me prenait pour un idiot!

Douze enfants. Monsieur et Madame Dentifrice Beauchemin ont donc dans leur vie caressé autres choses que les muses.

De Jos je parlerai bientôt.

De Charles-U sans doute plus jamais. Depuis deux ans, Charles-U ne vit pas à la maison. Il a épousé une grosse toupie qui le mène par le bout du nez. Ça suffit. Ils auront sans doute beaucoup d'enfants et l'un de ses progéniturés écrira son histoire. Je ne perdrai donc pas mon temps pour lui.

De Jean-Maurice, mieux connu dans certain milieu sous le pseudo de Machine Gun, presque rien à dire: qui se passionnera au fait qu'il est un voleur, qu'un jour on le retrouvera non pas pendu pour la bonne raison que cela ne se fait plus, mais à l'ombre pour des siècles?

Quant à Gisabella, je ne retiens que ses belles fesses et que son large sexe que j'ai vus par le trou de la serrure de sa porte de chambre. Lorsque je la vois, lorsqu'elle me parle, et lorsque je lui réponds, je ne vois, ne parle qu'à ses belles fesses et qu'à son large sexe. N'en disons pas plus.

D'Ernest qui est horticulteur, on affirme qu'il apporte des fleurs à maman Dentifrice par opposition à moi, pauvre cheouingommeur, qui ne sait lui donner paraît-il (parce que je n'en suis pas certain) que des pleurs. Dans deux ans, Ernest épousera une grue, sans doute, puisque c'est là un genre qui lui convient parfaitement. Dans cinq ans, je ne saurai plus qui est Ernest, et je mordrai les seins de sa grue. Fraternellement.

Dans huit ans, j'aurai un baby de la grue. Dans vingt ans, je coucherai avec le baby de la grue. Morale : on gruge la famille.

D'Abel dit Bibi Gomm, il y aurait trop de choses à dire, que j'ai d'ailleurs commencées de dire. La suite viendra. Si vous êtes patients, et surtout indulgents, vous apprendrez tout ce qu'il convient de savoir sur ce fils légitime et non thalidomidé de Papa et de Maman Dentifrice dont l'ancêtre, Job Horton, fut d'abord tireur-de-diable-par-la-queue à Trois-Pistoles avant d'émigrer en Louisiane d'où il revint sur la faim de son règne sans le sou et édenté par un Négro qui lui avait cassé une bouteille de bière sur la margoulette parce que ce damné Noir n'aimait pas la façon qu'avait l'aieul de faire le ragout.

Mais laissons là ce folklore, et parlons plutôt de Steven . . . Steven, futur . . . Futur quoi, Steven?

— Un pape, je serai le plus grand des papes, et j'aurai, pour respecter une tradition qui se perd, des centaines de maîtresses aux fofounes rondes comme des billes de verre, et de riches cathédrales que je ferai construire en Amérique parce que je déménagerai Saint-Pierre de Rome loin de tous les avaleurs de macaronis. Ce sera alors le règne de Saint-Pierre de Saint-Louis du Ha Ha, ville au million de papoues que je paperaï à leur majorité. Hi han.

Steven est le pouaite de la famille. Il bretonne. Il éluarde. Il rousselle. Il hugonise. Il baudelairise. Steven m'en veut. Steven est jaloux de moi parce qu'il sait que je serai le romancier de ce siècle, la lumière qui, de Montréal-Spoken-English-Please à Bombay-Les-Fesses-Plattes, éclairera les abîmes du monde moderne, fera une large trouée dans les ténèbres épaisses de l'univers zatomique. Steven se fend en quatre pour devenir romancier. Cela ne le fait, hélas! que devenir meilleur pouaite. C'est de la musique qui sort de sa pelume quand il écrit, c'est du bruit, de la fureur, bref: c'est de la pouaisie. La nuit, Steven se cache sous son lit (qui est un peu le mien puisque j'y dors entre les vingt-trois ressorts qui percent le matelas et les montagnes de pelumes qui en bossellent la surface) —

la nuit donc, Steven se cache sous le lit et écrit des romans. Il ne veut pas être pouaite. Il rêve d'être romancier. Or il n'a pas ce talent-là : c'est moi qui l'ai.

Certes, Steven pourrait sans doute avec quelque effort battre Mauriac the Monster sur son propre terrain, mais qu'est-ce que Mauriac the Monster quand Steven le compare à ce que je serai plus tard? Rien. Moins que rien: Mauriac the Monster.

Pour tout dire, j'adore Steven, ses grands cheveux rebelles qu'il ne peigne pas «parce que je ne veux pas me bouleverser le cerveau». Comme Steven sait être pouaite! Certains jours, il ressemble à Cocteau: alors je l'appelle méchamment Cocloeil parce qu'il louche quand il ressemble à Cocteau. Je crois bien que Steven me déteste. Serait-ce pour cela qu'il me tue dans ses romans? A grands coups de couteau comme un Italien! A grands coups de tomowak comme un Iroquois de la belle époque! Génial Steven! Comme j'aime Steven!

Félix a eu moins de chance que lui. A dix-sept ans, Félix porte déjà sourcils et cheveux blancs. En naissant Félix était mort. Il n'a été ressuscité que grâce à Monsieur le Curé que connaissait bien Papa Dentifrice et qui, à cause de cette vieille amitié, a pu convaincre Christ de faire vivre Félix. Mais Christ a posé ses conditions: Félix, a-t-il dit, deviendra ecclésiastique et mourra à quarante ans d'une crise cardiaque. Or Félix (un trou gros comme le doigt lui traverse le coeur d'une oreillette à l'autre), même s'il sait qu'il sera immolé au dernier soir de sa trente-neuvième année, ne veut pas se curéiser ou se vicairéiser. Félix dit qu'il n'est pas suffisamment intelligent, qu'il n'a pas de mémoire et qu'ainsi il mélangerait les Vobiscum et les «Va Baiser, Scoum»! Hélas pour lui, Maman et Papa Dentifrice le trouvent au contraire très perspicace et font brûler des lampions jumbos sous la statue de la Vierge dans le salon.

De Gabriella, Elisabeth, Jocelyne et Colette, simplifions.

Dans la famille Beauchemin, c'est une coutume de ne pas s'intéresser aux enfants. Colette, Jocelyne et Elisabeth, si elles n'ont pas encore commencées de jouer aux fofounes dans les ruelles, ne bercent plus sur leurs seins naissants de palotes

poupées. D'accord, elles se masturbent, seules et de compagnie, mais ça ne m'intéresse pas. C'est trop jeunes, ces filles, pour que vous ayiez des sensations quand sous l'effort de doigts luisants vous les voyez tirer la langue et chavirer des zieux. Et c'est trop vieux, ces filles, pour qu'on puisse dire d'elles qu'elles sont génialement vicieuses.

Reste Gabriella. Il faudra que je la surveille de près celle-là. Je soupçonne Gabriella d'être une incestueuse, pis: d'être une incestueuse impétueuse. Elle et Steven se serrent d'un peu trop près, ce me semble. Et tenir le pouaite à ma merci ne serait pas une si vilaine affaire.

J'allais oublier Papa et Maman Dentifrice Beauchemin. Le premier est mon père, comme vous avez sans doute dû le deviner. Et la deuxième est ma mère. Dentifrice est évidemment un sobriquet. Tous les soirs, Papa et Maman Dentifrice s'enferment dans la salle de bains, enlèvent leur double râtelier, les font tremper dans la baignoire emplies d'eau, sortent leurs brosses à dents dans les étuis en peau de cochon et, l'ossature de leur bouche dans leurs mains, frottent. Ça dure des heures.

Pendant ce temps, Jean-Maurice, Charles-U, Gisabella, Abel dit Bibi Gomm, Steven, Félix, Gabriella, Elisabeth, Jocelyne et Colette attendent à la porte.

Nous démenageons souvent nos lits devant la salle de bains pour ne pas perdre notre tour car malgré nous nous nous endormons à force d'attendre.

II. La folie, le sexuel et Montréal-Mort.

Papa Maman Dentifrice et Bibi Gomm
Et Steven et Jos le poilu et Zabella
Et bientôt le Cardinal son cher amant comme
Je saurai les écoeurer tralala tralala
Et toi machine prends pas le mors au clavier
Si je trempe nos caleçons crottés dans l'évier
Je parle d'une québécoise famille
Nombreuse catholique et à la vanille.

La famille Dentifrice Beauchemin habite la banlieue: Montréal-Mort. Papa Dentifrice est pauvre. Nous vivons donc entassés dans un presque taudis. Toutes les filles couchent dans la même chambre, les deux plus âgées dans un lit, les trois autres dans l'autre.

Colette dit souvent:

— J'ai hâte que Gisabella épouse son imbécile de Cardinal; ça me fera enfin une place convenable.

Pour les garçons, c'est un peu différent: on se partage les deux autres chambres. Seul Jos qui aimait la solitude dormait, avant son départ, dans une chaise au salon. Jos était un complexé malgré ses vingt-sept ans: il avait honte de son corps. Nous l'avons toujours appelé Jos le poilu parce qu'il était plein de poils sur les fesses.

Malgré notre pauvreté, nous avons la télévision et sommes abonnés à Allô Police. Mais Papa Dentifrice est très sévère: il découpe tout de suite les photos quochonnes ou ensanglantées quand il les voit dans le journal et les accumulent dans un scrapbook «pour quand vous serez grands». Ce travail accompli, il nous réunit au salon et dit alors:

— Hum. Hum. Après ce que nous venons hum... hum... de voir, il s'impose, je pense, hum... hum... que l'on dise une huitaine de chapelet.

Nous avons tellement appris à détester les *Je-vous-salue-Marie* que nous fuyons la maison dès le souper terminé.

Nous se sommes pas des enfants qui honorent leur père et mère. Au nord, ton père et ta mère!

Steven a songé pendant longtemps à empoisonner Papa et Maman Dentifrice.

— Il y aurait un sacré beau roman à faire là-dessus! disait-il avec des étincelles dans la voix.

Papa Dentifrice garde les fous. Il les garde lorsqu'ils dorment, d'abord parce que c'est moins dangereux (un fou endormi étant moins fou qu'un fou éveillé, dit-il), et ensuite parce

que ça lui donne trois dollars cinquante-quatre cents de plus sur son chèque hebdomadaire. Ce qui lui permet de payer le téléviseur acheté comme tous les appareils ménagers et dépenses à tempéraments.

Papa Dentifrice garde donc les fous, et s'en gargarise. Maman Dentifrice a souvent peur que Papa Dentifrice devienne semblable à ses fous. Comme eux, il a de plus en plus de manies. Celle, par exemple, de se coucher avec ses chaussettes, ce qui asphyxie Maman Dentifrice, et des boules de cire dans les oreilles; celle de s'envelopper le pénis dans du caoutchouc; celle d'avoir des cauchemars qui, le faisant crier dans son sommeil, lui donnent des migraines épouvantables dont nous faisons les frais dans la journée.

Depuis qu'il travaille dans son asile, Papa Dentifrice est devenu complètement chauve. Ça le gêne beaucoup car son crâne, qui s'est ressenti fortement d'une naissance laborieuse, est affreux. Or Papa Dentifrice est coquet. Il ne sort jamais sans sa cravate, ses souliers cirés comme un corridor d'Académie, sans même s'être frisé la moustache qu'il porte en souvenir de son grand-père et de son père, évidemment plus petit. Il est en effet une autre tradition de la famille Beauchemin qui veut que l'aîné des mâles se laisse pousser les poils du faciès. Ce n'est pas toujours très joli.

Steven est catégorique: il dit que nous sommes une famille de fous.

— Toi, tu ne penses qu'au sexuel, ajoute-t-il, en me regardant dans les yeux. Jos le poilu ne couchait pas tout seul dans sa chaise pour rien. Et pourquoi voudrais-tu que Gisabella fréquente le Cardinal? Pour ses beaux yeux? Il a la myopie d'une taupe et crache le sang comme un Vésuve. Il doit avoir une belle queue, c'est simple. Ces gars-là, ç'a toujours de belles queues. Quant à Charles-U, tu sais comment il était avant qu'il épouse sa grosse toupie de Jarnigoine. Je me rappelle trop que l'été il nous entraînait dans les bois, qu'il nous faisait coucher par terre et qu'il s'étendait, nu, par dessus nous, la bave à la gueule. Pouah! qu'il puait le vieux tabac pourri,

nom de Dieu! Et je ne te parle pas des autres. Je te le dis, Bibi: il y a de quoi désespérer le plus optimiste des pouaites.

— Tu exagères, mon frère Steven.

— Penses-tu!

— Rien qu'en ouvrant les zieux, tu as de quoi écrire les pouaimes les plus diaboliques du monde... De Nouvelles Fleurs du Mal. Une Nouvelle Saison En Enfer.

— Tu te moques de moi. Tu te moques toujours de moi. Tu sais bien, Bibi, que je rêve d'être romancier. Et qu'une famille comme la nôtre ne saurait suffire à ce grand romancier que je veux être. Il y a trop de quochonnerie. Et pas assez de majestitude. Voilà.

*III. Les 600 jours les plus longs de la
famille Dentifrice Beauchemin en le
beau village de Saint-Jean-de-Dieu.*

(Avant de se dévouer à la cause des fous, Papa Dentifrice cultivait une ferme pierreuse de la Gazpésie. Cultiver est à la vérité un bien grand mot qui ne dit absolument pas ce qu'on essayait de prouver sur cette saprée ferme achetée par désespoir.

Cette année-là, Papa Dentifrice avait brusquement laissé son emploi pour une question de principe parce que ses patrons mettaient en doute son honnêteté. Voyant venir la mendicité après avoir chômé six mois et être tombé malade, il se convainquit et persuada Maman Dentifrice que s'il achetait une ferme avec ce qu'il lui restait d'économies, au moins ses enfants pourraient-ils manger tous les jours.

Un dernier détail décida complètement Papa Dentifrice: Jos fut chassé du collège après qu'il eût assommé son professeur qui l'avait traité de sale petit pouilleux. Papa Dentifrice pensa que si Jos ne devenait pas notaire, il ferait un excellent garçon de ferme.

Nous déménageâmes donc en mai. Bien que toute cette semaine-là le temps avait été relativement au beau, il y avait encore de la neige dans les fondrières et les oiseaux ne chantaient pas.

Papa Dentifrice était de bonne humeur. Il a toujours aimé déménager. En dix-huit ans, cela lui était arrivé quinze fois. A chaque enfant, peu s'en faut. Et toujours c'était pour la dernière fois. Et toujours c'était pour demeurer. Maman Dentifrice a fini par en faire son deuil, d'autant plus que cette année-là on se rapprochait de sa famille et de ses quelques amis d'enfance (Papa Dentifrice ayant acheté, à Saint-Jean-De-Dieu, une ferme dans un rang voisin du leur).

Pas de toilettes dans la vieille maison qui craquait au moindre coup de vent, pas de peinture, pas de chambres. Avec ce génie du déménagement qui le caractérise, papa Dentifrice sectionna le grenier en deux parties au moyen d'une cloison de planches, et mettant les filles d'un côté, les garçons de l'autre, il s'écria, le visage en sueurs :

— Pas de cérémonies inutiles, les enfants ! Vous n'êtes pas à Trois-Pistoles ici !

Le premier soir, dans les matelas crevés dont les pelumes nous faisaient éternuer, nous nous endormîmes en ronflant tout notre soûl, moi principalement heureux parce que dans la journée je m'étais amusé à botter le derrière aux gorets dont la fantaisie était de sommeiller sous les grosses papattes du cheval qui se masturbait solitairement en hennissant de joie malheureuse.

•

Le deuxième jour, une vache mourût en mettant bas. Et son veau étouffa lorsque coincé, deux pattes dans la mère et deux pattes sur le pavé mal torché, nous ne crûmes pas bon, parce que nous ne voulions pas lui faire de mal, de l'en sortir.

Comme Papa Dentifrice nous donna l'ordre de dépecer le gros animal et d'aller porter ses morceaux dans un champ où je voyais déjà les renards se lécher les babines, je pensai tout de suite à mettre des pièges. Steven et moi nous en trouvâmes quelques-uns dans un hangar, que nous dérouillâmes.

Mais avant de bouchériser la vache, nous nous amusâmes à la traire. Elle avait le pis très enflé et du sang dans son lait.

Steven me dit:

— Je conserverai ses yeux.

— Ah! Et pourquoi donc?

— Ils sont vaches.

Au crépuscule, nous avons terminé notre travail dont nous nous étions débarrassés à la hâte parce que nous voulions, ce deuxième jour, profiter des grands espaces, du ruisseau où des bancs de truites frétilaient, des odeurs de sapins, de la senteur du vent dans la plaine.

•

Le troisième jour, Félix, en s'amusant dans le foin, tomba la tête la première dans une trappe qu'on avait oublié de refermer, et alla atterrir sur le dos du taureau. Il en eût (Félix) une commotion cérébrale qui le tint au lit tout l'été.

•

Vers la fin du quatrième jour, nous allâmes voir, Steven et moi, si nos pièges avaient piégé. Les deux premiers étaient vides mais dans le troisième il y avait une bête jaune que dans l'obscurité nous n'identifiâmes pas et que nous assommâmes avec des branches d'arbre parce que ses grognements nous terrifiaient. La bête morte, nous nous aperçûmes que nous avions tué le chien de l'ex-proprétaire dont Papa Dentifrice vantait tant la finesse.

Nous enterrâmes Fido à côté de la vache déjà rongeaillée par les vers. Avec un gros os dans la gueule du chien chien.

•

Le 58ième jour, Jos perdit son ratelier en courant après le taureau Johny Bull qui regardait d'un peu trop près les filles du voisin. Et ce dernier ne voulait absolument pas qu'un batard devint l'amant de ses taures qui, elles, semblaient s'en fiche comme de leur premier veau.

Cette semaine-là, Johny Bull avait par trois fois sauté la clôture de pieux. Et par trois fois aussi, il était grimpé sur le

dos d'une génisse et, ô miracle! l'avait enculée avec ce qui nous paraissait être, à Steven et moi, une autre baguette de Moïse, sauf que celle-ci, rouge comme une carotte de serre, ne mesurait pas plus de deux pieds et quelques.

— Tu vois, dis-je à Steven, c'est comme ça que se font les petits des vaches.

— Et c'est la même chose pour les hommes? On grimpe sur les femmes comme ça?

Bife! Je ne le savais pas plus que Steven, m'expliquant moi aussi assez mal comment on pouvait prendre une femme en lui sautant sur les paupales.

Hélas! Nous n'eûmes pas le temps d'y songer davantage: Papa Dentifrice nous appelait pour que l'on cherchât le dentier de Jos.

On organisa une battue, qui commença par la récitation du chapelet dont au moins un exemplaire avait été distribué à tous les participants, avec mission de le lancer en l'air afin que la croix en tombant dans l'herbe indiquât dans quelle direction il fallait battre le pré. Les chapelets volèrent et il y eut une première déception: ils indiquèrent onze voies différentes.

— Faites des promesses, dit Maman Dentifrice. Si nous ne retrouvons pas ce ratelier, Jos ira la bouche nue.

Et pour que Jos n'eut pas l'air trop ridicule auprès des donzesses (il n'était déjà pas un Don Juan), je promis de me curéiser si je retrouvais son appareil à mastiquer les aliments. Heureusement pour moi que Félix, plusieurs chapelets plus tard, dansa la danse du dentier retrouvé en criant:

— Je l'ai, Jos. Je l'ai, Jos. Ta bouche n'est pas brisée, Jos. Ta bouche n'est pas brisée.

Le 127ième jour, Colette vint au monde, seul enfant de Papa et de Maman Dentifrice né en captivité.

Le 134ième jour, nous apprîmes, toujours Steven et moi, comment se faisaient les enfants des hommes.

Papa et Maman Dentifrice étaient sortis. Profitant de l'occasion le vicieux Charles-U nous dit de nous déshabiller.

— Je vais vous montrer ce qui a commencé de me pousser sur la queue.

(C'était une touffette de poils d'une couleur indécise).

— Vous l'aurez aussi dans quelques mois sans doute, continua Charles-U. Tous les hommes finissent par avoir ça: ça veut dire qu'on peut se marier.

Steven, les yeux écarquillés (nous nous regardions tous les trois dans le miroir craquelé des toilettes), demanda:

— Et les femmes? Elles ont la même chose que nous?

— La même chose? Tu veux parler de la queue ou des poils poussant sur la queue?

— La queue.

— Non.

— Ah.

— Ah, comme tu dis.

— Et comment les bébés poussent-ils en ailes?

— T'as déjà été bébé, tu devrais le savoir... Non, tu ne te souviens absolument pas?

— A vrai dire...

— Nonno!... Ce soir, je vous montrerai.

La nuit venue, Charles-U nous réveilla. Il nous dit de le suivre et nous conduisit près de la chambre des filles. Il enleva un noeud dans une planche et me murmura à l'oreille:

— Regarde, Bibi. Le plus vieux d'abord.

Je vis Gisabella qui, nue, dormait sur le dos. Elle n'avait pas de queue, donc pas de sexe.

— C'est intérieur chez la femme, dit Charles-U en remettant le noeud à sa place. C'est pour ça qu'on peut lui entrer ouilly. On n'a qu'à le faire raidir et ça marche tout seul. L'instinct.

Et son instinct nous donna une démonstration.

•

Le 144ième jour (qui était un dimanche), je vis le long de la rivière où nous nous baignions en cachette de Papa et de Maman Dentifrice un homme zé une femme qui faisaient l'amour. Pour être plus précis, il m'avait semblé que c'était beaucoup plus l'homme qui lui imposait l'amour, car elle, elle gémissait comme une folle, sanglotait même en déracinant de ses mains affolées les petits arbustes pendant que ses piépiés labouraient rageusement les fourmillières.

D'un seul coup, je compris tous les mécanismes de l'affaire, et surtout la supériorité du mâle.

J'en eus ma première jetculation.

Hélas! il me fut impossible d'expliquer cela à Steven: il s'en faisait des représentations dignes d'un pouaite.

•

Le 184ième jour, il me vint à l'esprit d'entrer ouilly dans le sexe intérieur d'une femme.

Je faillis demander à Maman Dentifrice d'être l'objet de cette expérience caprépucitale, mais je ne sais quel vague respect de la mère me fit abandonner mon projet.

Je pensai alors à Florence, ma voisine et ma camarade de classe. Je l'invitai aux framboises. Sa mère accepta comme elle avait toujours accepté:

— J'suis si contente que tu m' débarrasses de ce satané p'tit monstre!

En effet, Florence était laide avec ses dents carriées, son teint pas lavé de squaw et ses gros yeux à fleur de tête: je l'appelais Quasimodole.

Mais qu'importe! me disais-je héroiquement. L'essentiel est quelle soit du sexe intérieur.

A peine arrivés dans le champ de framboises, j'envoyai valser sur les pierres mon seau vide, m'approchai de Quasimodole et lui dis:

— Ferme les zieux et quoique je te fasse, ne bouge pas. Ne va pas te mettre à hurler, surtout! Compris?

Quasimodole fit oui de la tête. Je relevai sa robe, passai ma main sous sa keullotte. Ah! Mesdames! Ah! Messieurs! Elle avait déjà du poil qui lui pubissait de partout! Et toute une touffe! Je me sentais un peu gêné: le mien poussait de peine et de misère.

— Tu n'as pas peur? dis-je à Quasimodole pour tromper le chant des cigales.

— Non, répondit-elle philosophiquement. Il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre. D'ailleurs maman m'avait prévenue. A part ça que tu n'es point trop laid et que je ne suis point trop farouche. Et puis quoi! faut être de son temps, non!

Je défie les boutons de ma braguette, me saisis de sa main, mais elle poigna d'elle-même mon membre.

— Il y a longtemps que tu voulais faire ça?

Je répondis:

— Quelques jours.

Quasimodole s'appuya à un arbre, me sourit de toutes ses dents jaunes. Et c'est là, dans la clairière, que pour la première fois je connus le plaisir d'un sexe extérieur se glissant dans un sexe intérieur. La chose ne me marqua pas plus que cela, ouilly ayant, semble-t-il, apprécié l'expérience plus que moi.

•

Le 427ième jour, Papa Dentifrice réunit le Conseil de la famille et lui apprit qu'à cause de la toiture de la grange qui devait être remplacée, il s'en allait travailler à Montréal dans un asile (de fous, prit-il soin de préciser).

Steven prédit:

— Dans un an, nous serons tous à Montréal.

Le 600ième jour, en effet, nous déménagions, Papa Dentifrice ayant pris goût à son emploi.

Il avait écrit à Maman Dentifrice une longue lettre qu'elle nous fit lire (après en avoir comme de bien entendu censuré quelques pages), et dans laquelle il disait:

«O ma femme!

«Que l'asile est dur au gardien solitaire!

«Je n'en peux plus! Tu me manques, chère épousée! Il semble que loin de toi, je redeviens garçon, retrouve mes vieilles habitudes.

«Oh! pourquoi ne puis-je plus mettre ma tête sur ton «j'irons!

«Pourquoi faut-il que ces fofols viennent frapper à la «porte de ma cellule aux premières obscurités? Pourquoi faudra-t-il toujours que je me lèvasse pour eux, que je les bibéronnasse, que je les obligeasse à baisser ce pignon qu'ils ont «sur le rut et qu'ils palpasseront ad vitam eaternam en trop «fiers propriétaires!

«Ah! quel sordide monde que celui-ci! Partout! Partout «le dépit critude! Partout le fol y est! Partout l'on angloïsse! «Partout le mal! a dit le médecin.

«Oh! Ah! Ih! Imagine-toi que je vis avec des fofols! avec «des FOFOLS! . . . Pourtant je les aime. Je sais que je leur «fais du bien, à ces fofols, quand je remonte le pantalong de «l'un, ou quand je donne sa bouillie à l'autre. J'accomplis une «action dont Notre-Seigneur-Jésus dans l'Au-delà saura me «récompenser. Si tu pouvois voir, ma femme, comme le fofol «est moins fol quand il se sent aimé, compris. Peu importe «qu'il dise alors, le fofol, des bah! livernes de ce genre:

«— Monsieur, je ne puis me lever.

«— Ah! Et pourquoi donc?

«— Monsieur, ma deuxième jambe n'est pas encore née. «Vous voyez bien.»

«Oui, peu importe ces bah! livernes. Ici, je fais un bien «terrible. Voilà pourquoi je ne veux plus retourner sur cette «misérable ferme à navets: il y a quelques mois, je ne servais

«que ma famille, ici nous servirons le monde! Aussi ai-je pris
«une décision capitale: à l'automne, vous viendrez tous me
«rejoindre. J'ai loué (et je te la loue ici) une maison qui est
«précisément libre en octobre.

«Chère femme! Grande âme! Prépare les choses. Vends le
«bétail. Bourre les valises. J'arriverai par le train de huit heu-
«res samedi en huit. Tu diras à Charles-U de venir me cher-
«cher à la gare avec la vieille Dodge si elle n'est pas encore
«démolie (avec tes fils garnementés, on ne sait jamais).

«Bézés zaffectueux,
«PA.

«P.S. Gisabella que tu m'as envoyée la semaine dernière a déjà
«commencé à travailler. Il faudra cependant que je la surveil-
«le: elle frékanle depuis trois jours un nénergumen dont je me
«méfie. On l'appelle le Cardinal. Mais c'est un Cardinal mala-
«de parce qu'il vomit le sang. Mauvais signe, maman. Très
«mauvais signe. Et Gisabella semble très envarloupée par lui:
«elle ne veut déjà plus le quitter... Enfin, nous verrons bien.
«Mais as-tu eu des nouvelles de Jos? Est-il revenu à la mai-
«son?... Comme je prie pour Jos! Comme il faut prier pour
«Jos!»

IV. Quand Jos le poilu devint un Poilu.

— C'est vrai, dis-je à maman Dentifrice, qu'est devenu
Jos? Où est-il allé?

— Je l'ignore, dit-elle en essuyant une larme comme une
héroïne de Balzac.

D'ailleurs, comme une héroïne de Balzac, maman Denti-
frice ploya les genoux, se planchéisa, se prit la tête dans les
mains et, cette fois-ci, n'essuya plus ses alarmes mais les lais-
sa couler dans le beau bol que Steven avait discrètement ap-
porté.

Maman Dentifrice hurlait:

— Oh Jos! Oh mon Jos! Pourquoi ne m'écris-tu pas?
Que t'avons-nous fait? Pourquoi es-tu si cruel? Tu n'as pas

le droit de faire cela à tes parents! Tu leur dois le respect de leur rang!

Steven me regardait en grimaçant.

— C'est fou, dit-il, ça fait au moins une semaine que j'avais complètement oublié Jos. Où peut-il bien s'en être allé?

Quelque temps avant le départ de Papa Dentifrice pour Montréal, Jos avait eu une crise. Une crise que précipita le coup de pied au cul qu'il avait reçu de Papa Dentifrice un matin qu'il refusa d'aller nettoyer la porcherie «tant qu'j'aurai pas de bottes convenables qui s'ront pas toujours pleines de fumier et de putrin».

Or, ce matin-là, Papa Dentifrice était d'une humeur belliqueuse: il venait de se quereller avec Maman Dentifrice qui n'arrivait pas à se consoler de la perte de sa cuisinière électrique-automatique qu'elle avait dû, pour allécher l'acheteur de la maison, laisser à Trois-Pistoles. Et cette allusion brutale à leur pauvreté ne plaisait pas à Papa Dentifrice qui faisait pourtant tout «ce qu'il est humain de faire pour en sortir».

Aussi est-ce Jos qui attrapa les coups, au hasard de la colère de Papa Dentifrice.

Je me souviens bien: Steven et moi nous étions dans l'escalier en train d'épouiller le chien chien quand Papa Dentifrice sortit si en fureur de la maison qu'il ne nous vit pas, ce dont nous eûmes par la suite à nous féliciter. Mais butant sur Jos, il s'emporta curieusement.

Autant que je me le rappelle, Jos était à l'ordinaire d'un naturel plutôt calme, quoiqu'il lui arrivait parfois de se fâcher sans raison apparente et de donner des coups de pied à tort et à travers. Mais le matin de sa crise, Jos était sombre. Steven et moi, nous savions qu'il n'était plus tout à fait heureux, qu'il se réveillait la nuit, le front en sueurs, blasphémait, que le jour il fuyait la famille, et d'une façon plus générale les hommes, qu'il avait brusquement horreur de la femme: en voyait-il une passer sur la route de terre serpentant devant la maison, et était-il en train de planter à coups de masse un piquet de

clôture, qu'il crachait le plus loin possible en direction de la femelle en jurant un ostid'poudréed'enfantdecontresaintciboire qui nous épouvantait et qui nous ravissait en même temps par le ton et la gravité avec lequel il était prononcé.

Pourquoi Jos était-il bouleversé?

«Qu'est-ce qui t'étrangle au fond de ta nuit?» avait écrit Steven.

Nous avions beau nous le demander, tourner et retourner la question dans notre lit, nous ne trouvions rien. Je croyais pourtant posséder un indice: la nuit, Jos n'allait plus s'allonger auprès de Charles-U. Était-ce à cause de cela? Était-ce lui ou Charles-U qui en avait décidé ainsi?

— C'est sans importance, disait Steven. Le fond du problème n'est pas là: l'essentiel, c'est que Jos soit devenu un mystique.

Le mysticisme de Jos. Le mépris de Jos pour la vie, pour notre pitoyable condition humaine qui obligeait Maman Dentifrice à diluer jusqu'aux confitures pour les faire durer plus longtemps; sa honte du travail qu'il faisait à contre-bras parce qu'à cause de ses belles mains, il rêvait, il avait toujours rêvé d'être pianiste de concert, et qu'il voyait le soir ses mains abîmées, gercées, déchirées, ampoulées, croustillées. Oui, le mépris de Jos pour toute cette habitude de vivre qui était celle de la famille Dentifrice Beauchemin, qui puait le il faut serrer la ceinture aujourd'hui pour manger demain, qui obligeait à toujours plus de petitesse, à toujours moins de grandeur: tout cela était-il si bien apparu à Jos qu'il en était mortifié, défait, éreinté?

— Vous comprendrez plus tard, nous avait-il dit vaguement un jour en revenant de Rimouski. Vous comprendrez combien est petit ce monde d'ici, sans avenir, crétinisé. Vous comprendrez.

Steven et moi, nous aimions Jos. Il était celui qui ne réussirait jamais, le symbole d'une famille sans racines, sans idéal et sans beauté. Nous le comparions à Job Horton, l'aïeul. Nous l'admirions parce qu'il avait su briser le carcan de la vie

familiale. Il importait peu pour quelles raisons il avait posé ce geste, mais Jos avait dit ses quatre vérités à Papa et à Maman Dentifrice et, n'apportant que son vieux makinaw, il était disparu sans laisser de traces. Nous rêvions de Jos.

Pendant ce temps Maman Dentifrice, «désespérant à force d'imaginer les mille et une atrocités dont avait pu être victime Jos le poilu, alertait la police. Tous les dimanches, les postes de radio diffusèrent ce message pendant la messe de onze heures» :

«MONSIEUR JOS BEAUCHEMIN QUI A QUITTE
SA FAMILLE IL Y A UN AN EST DEMANDE
DE TOUTE URGENCE CHEZ-LUI.»

La Gendarmerie Royale s'en mêla. Ce fut inutile et Jos ne donna pas signe de vie.

Maman Dentifrice fit une dépréciation nerveuse.

— Et Jos, vous avez eu des nouvelles du grand Jos?

Tout le monde nous parlait de Jos. Tout le monde croyait avoir vu Jos quelque part.

Un jour, le voisin vint nous voir et nous dit qu'il venait de rencontrer Jos à l'hôtel du Gros Djin Dumont, ivre, furieux, dégoûté de la vie, et récitant des vers de Sir Anneau, le berger de Rak. Dans la poche de son mackinaw, continua le voisin, il y avait un livre et une formule d'engagement militaire que Jos venait de signer.

— Je pars demain pour Valcartier.

Jos soldat! Nous ne le croyions pas. Steven composa un long pouaime détrestique où il disait entre autres choses:

Pourquoi Jos

Pourquoi Jos le poilu est-il maintenant un Poilu?

Quoi! servir la reine d'Angueulterre et ses Lords!

Oh Jos! Oh mon frère Jos! Quelle trahison!

As-tu oublié tes trois oncles et les deux doigts
de Papa Dentifrice! Et son talon d'acier!

Et les luttes de nos pères! — Jos le poilu

Oui, Jos le poilu est désormais un Poilu
Mais il n'est plus mon frère!

V. L'odieux aux larmes.

Malgré que l'engagement de Jos dans la Canadian Army nous avait bouleversé, nous ne parlâmes de lui que pendant une courte semaine. Nous étions, au moment que nous apprîmes la nouvelle, à la veille de notre départ pour Montréal, et cela nous troublait autrement encore que l'attitude de Jos.

On finit par s'habituer à la misère, aux nez morveux, aux guenilles, aux bottines trouées, aux repas qui ne font pas le poids en vitamines. On finit par si bien la connaître, cette misère, on en a fait si souvent le tour, on en a exploré si longuement les ah! (bis), que peu à peu, on l'accepte dans la poutine de tous les jours, on s'y complait, on ne songe plus à en prendre ombrage, à se révolter.

Et moi, c'était une vie qui me plaisait: aller faire mes besoins sur le tas de fumier et me torcher avec une feuille du Petit Journal ne m'effrayait pas; courir dans les bois, l'automne, faire deux milles pour aller chiper des pommes encore vertes m'amusait parce que parfois le chien de Jos levait le gibier, et que c'était toujours amusant de suivre des yeux un chevreuil s'enfuyant, le chien de Jos à ses trousses; assister aux crues du printemps, être isolé des voisins, avoir dans la cave de l'eau jusqu'à mi-jambe, ça m'allait bien. Personne ne m'avait jamais dit que j'étais un enfant, à dix ans je fumais déjà, j'avais toutes les libertés, même celle de conduire la truie au verrat (il y avait parfois de ces joutes!), de participer aux boucheries du dix décembre, de faire l'école buissonnière quand, en octobre, il fallait ramasser les patates et engranger le blé.

Mais aller à Montréal me tentait autrement encore!

Je n'ai jamais été pouaite pour deux sous, si être pouaite c'était faire comme Steven qui se lamentait de ce qu'on mettait la hache dans son enfance et ses rêveries (pour amortir les frais de déménagement, Maman Dentifrice, deux jours avant notre départ, fit un encan à la ferme, vendit tout ce que

nous pûmes rafler dans la cave, le hangar et la grange, ce qui mit Steven en fureur car il s'était créé tout un monde avec les bâtons de dynamite, les essoreuses, les canards de bois, le vieux poste de radio dans lequel il mettait ses noisettes, etc.).

— Est-ce qu'on est donc si misérables qu'il faut, pour payer nos déménageurs, vendre tout ça et commettre un tel sacrilège! braillait Steven.

(Et jusqu'au chien, et jusqu'au beau chien de Jos que Maman Dentifrice abandonna pour cinq dollars).

— On ne devrait pas partir, disait Steven. On ne devrait pas partir!

Pendant dix jours, Steven délira, devint fou, se cacha dans les arbres, ne voulut pas voir la maison, les journaux étendus sur le plancher détuilé, sur la table, sur les chaises, journaux et dans lesquels on enveloppait les vieilles porcelaines qui restaient du cadeau de nocces que s'était payé Papa et Maman Dentifrice. Pendant dix jours, Steven fuya les caisses ouvertes, les rectangles, les losanges, les parrallélogrammes ou les cercles jaunes que laissaient les photographies et les calendriers enlevés des murs, les taches graisseuses derrière les meubles, les coquerelles dans les armoires, enfin toute cette déplorable crasse grouillante de morpions, qui était la nôtre depuis des mois, et qui nous poursuivrait sans relâche toute notre vie.

Steven était le seul à pleurer cette enfance vomissionnable qui en ferait un jour le pourite de la crasse. Le visage baigné de larmes, il me racontait:

— Je me gratte jour et nuit, nuit et jour. Je suis devenu un pou géant, il me faudrait du Monsieur Net, des pattes me poussent sur tout le corps, je me suce le sang. Depuis une semaine, je suis un nid de vermines, j'ai des trous dans mon crâne, des galeries de monstres nécrophiles à la place des veines. J'ai peur, Bibi. Si je devenais fou?

— Mais non, Steven: on ne devient pas fou parce qu'on déménage, voyons!

Pendant ces dix jours, Steven rêva souvent que sa tête éclatait: il me décrivait la chose très attentivement, et je la vois

encore, cette chose, je vois son cerveau s'ouvrir, j'entends ce bruit qui aujourd'hui encore doit le glacer de frayeur, et la matière grise, et le sang, et la chair: tout cela devient informe et gicle hors de son crâne comme une coulée de lave.

Pauvre Steven!

Comme il a souffert!



Nous partîmes un après-midi et, comme pour la retraite napoléonienne de Russie, il neigeait.

Le chien de Jos était toujours attaché à son piquet, son nouveau maître n'étant pas encore venu le chercher.

Quand le lourd camion d'Anjou Transport se mit à rouler, le chien de Jos n'aboya pas: il tira violemment sur sa chaîne et s'allongea. Je dis:

— Il sera mort avant la nuit, le chien de Jos.

Steven voulut descendre le chercher.

— Non, dit Maman Dentifrice, on n'a pas le droit d'avoir des animaux là où on va.

Steven eut beau protester, rien n'y fit.

On ne vit bientôt plus le chien de Jos, ni la maison, ni la ferme, ni rien de tout cela.

Maman Dentifrice regarda ses mains, et, les trouvant pitoyables, elle en eût honte et les cacha dans son mouchoir.

— Comme ce pays est triste, mes enfants. Nous quittons un pays qui est bien désertique, répétait Maman Dentifrice en regardant dehors: elle n'osait pas dévisager ni Steven, ni Félix, ni Abel, ni Jean-Maurice, ni aucun autre de ses enfants. Maman Dentifrice se demandait: «Que deviendront-ils?»

Seul Charles-U chantait.

Un Canadien errant
Banni de ses foyers
Parcourait en pleurant

Des pays étrangers
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

— Tais-toi, lui dit Maman Dentifrice.

A Trois-Rivières, Maman Dentifrice retrouva un peu de son courage en voyant le soleil crépusculaire, les automobiles aux capotes luisantes, des hommes, beaucoup d'hommes. Elle blagua :

— Tu te souviens, Abel, de la journée de ta première communion ? Parce que tu n'avais pas de cravate, Papa Dentifrice t'avait prêté celle de notre mariage, la grande avec des pois blancs et une tache jaune. Et cette autre journée de ta confirmation, quand seul tu t'étais rendu à l'église, ce qui te faisait deux milles de marche, tu te rappelles de celle-là aussi ? Je t'avais demandé d'acheter des bananes, et tu te les avais bêtement procurées avant la cérémonie, de sorte que tu ne savais plus où les mettre puisqu'il n'était pas question que tu les apportes à l'église. Tu as pleuré ce matin-là, Abel. Comme tu étais seul, petit et ridicule ce matin-là, hein Abel ? Comme tu étais affolé avec ces quatre bananes dont tu n'arrivais pas à te débarrasser.

Je ne voulais pas écouter Maman Dentifrice, je désirais fuir les souvenirs. Le nez contre la vitre, je regardais le paysage, le morne paysage, l'automne déjà, jaune, rouillé, à demi-mort, froid, froid comme ce coeur que j'avais tout à coup dans ma poitrine... On devrait toujours partir de nuit, disait Papa Dentifrice.

— Mais tout cela, c'est rien à comparer avec la première dinde que vous aviez tuée, Steven et toi, continua Maman Dentifrice. Comme vous étiez maladroits ! Vous aviez plumée la dinde après l'avoir égorgée, vous l'aviez apportée à la maison afin que je la vide, vous l'aviez déposée sur la table dans une caisse, et, en attendant que le travail soit terminé, vous mangiez vos sandwiches aux oeufs. Tout à coup Steven a tressailli, il a crié : — « Elle est ressuscitée, la maudite ! Elle est ressuscitée ! » Eh oui ! La dinde sans plumes s'était levée dans sa caisse et essayait désespérément de s'envoler en battant de ses ailes ridiculeusement nues... Tu te souviendras

toujours de cela, Bibi? Dis, tu te souviendras toujours de cela?

— Oui, Maman Dentifrice, répondis-je, je m'en souviendrai.

Passé Berthier, comme le soleil disparût derrière l'horizon et que le vent vint siffler dans les vitres du camion qui fermaient mal, Maman Dentifrice se remit à chantepleurer.

VICTOR-LÉVY BEAULIEU